

ne suis-je pas votre amie ? Voyons, ouvrez-moi votre cœur, confiez-moi ce terrible secret.

La jeune fille se serra contre elle avec une sorte de terreur, et Gabrielle s'aperçut qu'elle frissonnait.

—Maximilienne, reprit-elle d'une voix presque impérieuse, si je n'ai pas perdu votre confiance, si vous m'aimez encore, je vous en supplie, parlez !

La jeune fille se redressa brusquement.

—Louise, dit-elle, tu le veux ?

—Mais tu le vois bien, que je le veux !

—Oh ! non, fit la jeune fille, en gémissant, je n'ose pas, c'est trop affreux ! . . .

Elle resta un moment silencieuse, la figure cachée dans ses mains. Puis, relevant la tête, ses yeux enflammés se fixèrent sur Gabrielle.

—Me promets-tu, d'abord, de répondre à une question que je vais te faire ? demanda-t-elle.

—Oui, répondit Gabrielle.

—Il y a longtemps que tu fais partie de notre famille, presque depuis ma naissance ; si je suis pour toi comme une fille, ma mère est pour toi comme une sœur. Ah ! oui, tu as le pouvoir de consoler car je me suis aperçue plus d'une fois que tu consolais ma mère ! . . . Eh bien, Louise, toi, à qui ma mère a dû confier bien des choses, sais-tu s'il existe dans la famille de Coulange quelque terrible secret ?

Gabrielle tressaillit et devint pâle comme une morte.

—Ah ! malheureuse enfant ! mais que sais-tu donc ? exclama-t-elle.

—Louise, répliqua la jeune fille d'un ton douloureux, vous ne répondez pas à ma question.

—Mais, mais . . . balbutia Gabrielle.

—Louise, reprit Maximilienne, votre trouble vous trahit. Si vous voulez que je parle, et je vous promets d'avoir du courage, répondez-moi !

Gabrielle eut un gémissement sourd et répondit d'une voix tremblante :

—Chercher à vous tromper en ce moment serait inutile, et je sens que cela serait dangereux. Oui, Maximilienne, il y a dans la famille de Coulange un secret terrible.

—Ainsi, c'est vrai, c'est vrai ! prononça la jeune fille d'une voix creuse.

Gabrielle se sentait défaillir.

—Louise, reprit Maximilienne avec force, quel est ce secret ?

—Ah ! elle ne sait rien ! exclama Gabrielle.

Et elle poussa un soupir de soulagement.

—Oui, Louise, je ne sais rien, mais vous allez me dire ce que j'ignore.

—Jamais ! jamais !

—Louise, j'ai peut-être deviné.

—C'est impossible. Écoutez-moi, Maximilienne, un jour, probablement, on vous apprendra tout ; mais pendant longtemps encore vous ne devez rien savoir. Croyez-moi, ce serait pour vous un malheur de le connaître aujourd'hui.

—Ainsi, Louise, si cette chose terrible que je dois ignorer était révélée, notre bonheur et notre honneur seraient en danger ?

—Oui, votre bonheur et votre honneur !

La jeune fille laissa échapper un gémissement et courba la tête.

—Je comprends, murmura-t-elle d'une voix étouffée, c'est ma mère . . .

—Votre mère ? fit Gabrielle ; que voulez-vous dire ?

—Hélas ! soupira Maximilienne, bien des choses me sont expliquées aujourd'hui : ma mère a commis une faute . . .

VII

Gabrielle resta un instant comme pétrifiée, la bouche ouverte et les yeux hagards. Elle ne pouvait pas croire qu'elle eût bien entendu.

Soudain, elle bondit sur ses jambes, et la poitrine haletante et les yeux étincelants, elle se dressa en face de la jeune fille.

—Ah ! malheureuse, malheureuse enfant ! s'écria-t-elle avec une douleur profonde, que viens-tu de dire ? quelles effroyables paroles as-tu osé prononcer ! . . . Allons, relève la tête et regarde-moi !

La tête de la jeune fille s'inclina davantage.

—Ainsi, reprit Gabrielle d'une voix rauque, je ne me suis pas trompée, j'ai bien entendu . . . Et c'est toi, mon élève, une Coulange, c'est toi qui soupçonnes, qui accuses ta mère ! . . . Ah ! malheureuse, malheureuse ! Vous avez grandi près de votre mère, vous avez senti pénétrer en vous le feu de son amour maternel, votre cœur est fait de son cœur, votre âme est faite de son âme, et vous ne la connaissez pas !

—Mais je l'aime, je l'aime ! s'écria la pauvre enfant d'une voix déchirante.

—Non, Maximilienne, non, vous ne l'aimez pas, puisque vous pouvez douter d'elle !

Elle continua en pleurant :

—Pauvre femme ! pauvre mère ! pauvre martyre ! . . . Après tant de souffrances imméritées voilà sa récompense ! . . . Après le devoir accompli, après le sacrifice, après avoir immolé son bonheur à elle, pour conserver le bonheur et l'honneur de la famille, on va lui crier : Par vous notre bonheur et notre honneur sont en danger ! Et qui l'accuse, grand Dieu ? Sa fille, sa fille qu'elle adore, sa fille pour laquelle elle a enduré sans se plaindre toutes les tortures ! Eh bien, oui, voilà sa récompense ! Toutes les douleurs du passé devaient n'être rien ; il fallait d'autres épines à sa couronne de martyre ! Il fallait que sa fille lui portât au cœur le coup le plus terrible ! Ah ! elle en mourra !

Maximilienne poussa un cri et tomba sur ses genoux en sanglotant.

—Louise, Louise ! cria la jeune fille les bras tendus vers elle.

—Allez, mademoiselle, dit Gabrielle, en hochant la tête, vous la connaîtrez un jour, cette faute commise par votre mère ; alors, si elle n'est pas morte, la sainte victime, c'est prosternée devant elle comme devant Dieu que vous lui demanderez pardon, et vous n'aurez pas assez de toutes vos larmes pour laver l'injure que vous lui avez faite !

La jeune fille avait joint les mains et se traînait sur ses genoux.

—Oui, Louise, continua-t-elle, vous avez raison, je suis une malheureuse ! . . . Ah ! je ne suis pas seulement une fille ingrate, je suis une misérable ! . . . Mais je me repens, Louise . . . Ah ! si vous saviez . . . Louise, vous avez étouffé en moi la mauvaise pensée qui me faisait souffrir ; il ne me reste plus que la douleur d'avoir pu douter de ma mère, de l'avoir outragée . . . Louise, pardon, pardon !

—Oui, je vous pardonne ! dit Gabrielle.

Elle se laissa tomber sur un siège, en murmurant :

—Ah ! comme j'ai bien fait de venir à Paris !

Puis s'adressant à Maximilienne :

—Allons, relevez-vous et venez vous remettre sur mes genoux comme tout à l'heure.

La jeune fille obéit.

Alors en la serrant contre elle, Gabrielle reprit :

—Croyez-vous maintenant que vous avez bien fait de parler ? Ah ! vous ne saurez jamais tout ce que vous devez à votre noble mère ! C'est plus que du respect, c'est de l'adoration que vous devez avoir pour elle ! Écoutez bien ceci, Maximilienne : quoi qu'on puisse vous dire, que le doute ou le soupçon ne pénètre plus dans votre cœur. Gardez votre bonheur, mon enfant, il est l'œuvre de votre mère, ne le détruisez pas.

Mais madame la marquise va bientôt rentrer, Maximilienne, et je sens que vous avez beaucoup de choses à me dire ; ne perdons pas une minute ; il faut que je sache tout, oui, j'ai besoin de tout savoir.

Aussi brièvement que possible, la jeune fille fit à Gabrielle le récit qu'elle demandait. Ce fut une sorte de confession. Elle lui apprit comment son esprit avait été troublé par ces mots échappés à sa mère : " Seigneur, pardonnez-moi ! " Elle lui parla de sa tristesse, de ses préoccupations, des étranges réflexions qu'elle avait faites et enfin de ses vains efforts pour découvrir le sens des paroles mystérieuses.

Elle expliqua aussi à Gabrielle dans qu'elle situation d'esprit elle se trouvait lorsqu'elle reçut la dame patronesse. Les paroles de celle-ci étaient restées dans sa mémoire ; elle les répéta à Gabrielle presque mot pour mot. Ensuite elle lui fit connaître la décision qu'elle avait prise de hâter la conclusion de son mariage, afin d'écarteler le danger qui menaçait sa famille.

—Lorsque vous êtes arrivée, Louise, dit-elle en terminant, je pleurais depuis plus d'une heure, et je venais de prendre la résolution de déclarer ce soir même à mon père et à ma mère que je désire être mariée d'ici à un mois.

Gabrielle l'avait écoutée avec la plus grande attention et ne l'avait pas interrompue une seule fois.

—Allons, dit-elle enfin, et comme se parlant à elle-même, ce n'est qu'un nuage un peu noir, il passera, comme d'autres ont passé et nous éviterons l'orage !

Puis embrassant fiévreusement Maximilienne.

—Va, dit-elle, tu es excusable et le pardon était dû à ton repentir. Mais que ta mère ne sache rien, surtout ; tu entends, Maximilienne, rien, rien, rien !

—Louise, ne faut-il pas que je lui demande aussi pardon ?

—Gardez-vous-en bien ! Ciel, si vous lui disiez ! . . . Ah ! Maximilienne, vous tueriez votre mère ! . . .

La jeune fille poussa un sourd gémissement.

—Ni à elle, ni à M. le marquis, ni à M. Eugène, vous ne devez parler de la visite de cette comtesse Protowska. Je ne devine pas quel motif a fait agir cette femme, Maximilienne, mais elle ne vous a point témoigné sa reconnaissance en vous parlant comme elle l'a fait. Le véritable intérêt se manifeste d'une autre manière. Je suis convaincue que cette femme est votre ennemie.

—Mais Louise, ce danger dont elle m'a menacé, ce danger existe, vous me l'avez avoué.